l'enleva à ses sujets quelques mois plus tard. A sa mort, la couronne fut donnée à son neveu Guatimozin [1], onzième et dernier roi de Mexico.

Pendant que les Espagnols se reposaient de leurs fatigues et se guérissaient de leurs blessures à Tlascala, leur armée se recrutait continuellement de nouveaux auxiliaires; et Cortès, ayant par d'habiles manœuvres fait placer sur le trône d'Acolhuacan un prince qui avait pour lui les suffrages d'une grande partie de la nation, s'en fit encore un puissant allié. Alors le siége de Mexico fut décidé; Cortès se mit en marche avec près de 80,000 combattants, nombre qui, allant toujours croissant, s'éleva en peu de temps jusqu'à 200,000.

Le 31 mai 1521, l'attaque commence : l'acharnement est égal de part et d'autre. Après soixante-quinze jours d'une résistance héroïque, la ville entière et la personne du roi (28) tombent au pouvoir des assiégeants, et alors seulement se rendent les Mexicains, qui n'étaient que des spectres horribles à voir. Pendant ce siége, plus de 50,000 personnes étaient mortes de faim et de maladie, tandis que 100,000 guerriers avaient été moissonnés par le fer et le feu des assaillants.

Les richesses que les Espagnols trouvèrent à Mexico ne répondirent pas à leurs espérances; à peine montèrent-elles à dix-neuf mille onces d'or. Les soldats de Narvaez, se voyant trompés dans leur attente, commencèrent à murmurer; ils demandèrent que Guatimozin fût mis à la torture pour le forcer à déclarer où étaient ses trésors; mais Cortès s'y refusa. Le mécontentement prit alors un caractère menaçant à l'instigation d'Alderete, trésorier de la couronne, qui publiait hautement que Cortès avait partagé avec le roi aztèque les dépouilles des vaincus. Cortès dut céder à l'orage; il leur livra Guatimozin, ainsi que le cacique de Tacuba.

[1] Son véritable nom était *Guatemotzin*.

L'infortuné monarque fut attaché à un arbre, le cacique à un autre, et on leur brûla les pieds. Tourment inutile! stérile barbarie! Tout ce qu'on put savoir du roi, c'est qu'on avait jeté une grande quantité d'or dans les lagunes. Cortès fit cesser le supplice le plus tôt qu'il pût : toujours trop tard, hélas! pour l'humanité. Toutefois, le bon vouloir du héros espagnol envers ces malheureux princes céda encore une fois aux exigences de sa propre sécurité et du salut de l'armée. Dans un voyage qu'il fit à Honduras pour châtier la rébellion d'Olid [1], il prit le parti de se défaire de Guatimozin, du cacique de Tacuba et de plusieurs autres prisonniers de distinction qu'il traînait à sa suite, et qui, même dans les fers, lui causaient des terreurs perpétuelles. Il les fit pendre à un céiba, au pays de Chiapa, en accusant les captifs d'un complot avec les troupes auxiliaires pour se jeter sur les Espagnols à l'improviste et les exterminer. Il dit dans sa cinquième lettre à Charles-Quint que les coupables ne se défendirent même pas de l'accusation portée contre

[1] Olid était un capitaine de l'armée de Cortès, qui voulut se rendre indépendant en Guatimala.

eux; mais Bernal Diaz, témoin oculaire, dit au contraire que jusqu'à leur dernier moment les illustres prisonniers protestèrent de leur innocence.

Cortès trouva dans sa conscience le châtiment de cette action : longtemps on le vit impatient, irritable, morose; le sommeil refusait un baume à sa souffrance.

Les soldats espagnols ne trouvèrent ni la richesse ni le bonheur dans la victoire et la conquête. Bernal Diaz se plaint de l'abandon dans lequel leur capitaine les laissa. La portion de terrain et de serviteurs qui leur revint était insuffisante à leurs besoins; et quand dans un âge fort avancé, près de cinquante ans plus tard, il écrivait l'histoire des hauts faits de ses compagnons d'armes, il disait en parlant de ceux qui vivaient encore : « Ils étaient pauvres, vieux et infirmes, chargés d'enfants qu'ils élevaient avec peine, et finissant leurs jours comme ils les avaient commencés, dans les fatigues et la misère. »

A la chute de Mexico, tous les peuples d'Anahuac passèrent également sous le joug oppresseur des Espagnols, et ceux mêmes qui avaient aidé Cortès dans son entreprise pour se soustraire à la tyrannie des Mexicains ne tardèrent pas à s'en repentir; ils s'étaient forgé des fers encore plus pesants que les premiers. En effet, sous l'empire des Aztèques, rien n'avait été changé à leur existence sociale; chaque classe avait conservé le rang, les distinctions et la dignité qui lui étaient propres; mais sous la domination espagnole tous les Indiens indistinctement eurent en partage la misère et le mépris. Il n'y eut que certains descen-

dants de Montézuma[1] à qui les rois d'Espagne accordèrent des titres et des priviléges, à cause de la protection dont leur royal ancêtre avait soutenu les Espagnols. Quant aux nobles qui s'allièrent aux Espagnols, ils ne sortirent jamais de la classe moyenne de la nation, les autres ne furent considérés que comme de simples Indiens, et employés aux mêmes travaux qu'eux.

Il y a encore des villages où les Indiens continuent à reconnaître pour caciques les descendants de leurs anciens seigneurs. Ces caciques possèdent pour la plupart des domaines assez étendus; mais il n'existe d'autre différence apparente entre eux et leurs sujets que le respect et les égards dont ces derniers les entourent.

Du reste, vêtus d'un mauvais caleçon et les pieds chaussés de sandales, on les voit quelquefois s'acheminer vers la ville voisine, courbés sous le fardeau des provisions qu'ils vont y vendre, et dont ils dépensent une partie du produit à s'enivrer d'eau-de-vie.

Cependant les rois d'Espagne, dans leurs ordonnances sur le régime des colonies, ont toujours pris les Indiens sous leur protection; il leur ont même accordé quelques grands priviléges pour sauvegarder leurs droits et leurs propriétés. L'esclavage, le travail forcé furent défendus; mais les délégués (*visitadores*), l'Audience royale, et quelquefois les vice-rois eux-mêmes, agirent contre la volonté du souverain; et par leur tyrannie, leur cruauté, ils excitèrent de fréquentes révoltes parmi les peuples vaincus.

[1] Voir la note (27).

Cortès eut souvent à lutter contre l'opposition haineuse des délégués envoyés par Charles-Quint pour surveiller ses opérations et diminuer son influence. Les ennemis du conquérant s'appliquaient à le représenter comme un sujet infidèle, qui nourrissait l'idée de se rendre indépendant et de substituer la couronne fermée à celle de marquis[1] dont le roi venait de doter son écusson.

Obsédé par les envieux d'une si grande gloire, Charles-Quint nomma des magistrats pour veiller à la conduite de Cortès, puis d'autres pour contrôler ou punir les actes de ceux-ci, puis enfin un tribunal suprême sous le nom d'Audience royale, pour rétablir l'ordre et la paix, et gouverner avec plus de prudence et d'équité. Tantôt irrité contre Cortès, tantôt proclamant son innocence, occupé sans cesse à calmer ou à menacer, à pardonner ou à sévir, il s'appliquait consciencieusement à la recherche de la vérité; mais trompé par la fourberie, il s'égarait souvent dans l'erreur, ne pouvant rien voir par ses propres yeux.

Les tracasseries, les injustices auxquelles le marquis del Valle ne cessa d'être en butte depuis la conquête de Mexico, empoisonnèrent surtout les dernières années de sa vie. Il mourut délaissé, abreuvé de dégoûts, dans un voyage en Espagne, qu'il avait entrepris pour la seconde fois afin de se défendre et d'éclairer la religion du roi (29).

Soixante-deux vice-rois gouvernèrent successivement la Nouvelle-Espagne depuis Cortès jusqu'à

[1] Il fut nommé marquis del Valle d'Oaxaca.

l'empire éphémère d'Iturbide. Plusieurs ont laissé un nom estimé des Mexicains, tels que les deux Velasco, de Croix, Galvez, Bucareli et Revillagigedo. Sous la domination espagnole, la prospérité du Mexique alla toujours croissant, non par la sagesse et le libéralisme des institutions, mais par la paix, que les guerres du continent européen troublaient peu, et par les sources de richesses qui ne laissaient pas de couler abondamment, quoique leurs flots courussent mal à l'aise dans le lit étroit et mesquin qui leur était creusé. Une colonie fut portée aux îles Philippines, des comptoirs se formèrent à Manille, et un commerce actif s'établit par leur intermédiaire entre la Chine et Mexico. Les seules mines de Tasco étaient connues du temps de Montézuma; on ne tarda pas à découvrir celles de Zacatecas et de Guanaxuato, et on les exploita avec quelque succès. Mais ce ne fut qu'au milieu du siècle dernier que les grandes richesses minérales furent découvertes : les mineurs acquirent alors des trésors immenses, les commerçants firent des bénéfices prodigieux, et les grands propriétaires retirèrent de leurs domaines des revenus princiers.

Cependant toutes les classes de la société n'étaient pas admises au banquet de la fortune. Tandis que le clergé, les hauts fonctionnaires, les mineurs, les grands propriétaires et les négociants entassaient des trésors, le reste de la nation souffrait; la misère habitait également la campagne et les cités.

D'un autre côté, l'administration était despotique, l'inquisition sévère, l'enseignement élémentaire nul

ou abrutissant, l'enseignement supérieur arriéré de deux siècles, la faculté de s'instruire plus rigoureusement interdite, et la liberté de communiquer avec toute autre nation que l'Espagne étroitement enchaînée.

Ainsi, tandis que la partie infime de la société souffrait de la trop grande inégalité des fortunes, la partie supérieure, qui ne jouissait ni de grands biens, ni d'aucune compensation à ces entraves sociales, ressentait un malaise que tôt ou tard elle devait chercher à guérir. Les événements politiques de la Péninsule qui suivirent l'invasion des Français en 1808 lui en fournirent l'occasion.

L'emprisonnement de Charles IV et de son fils, la souveraineté non reconnue du roi Joseph, laissaient l'Espagne dans l'anarchie, et imposaient au Mexique la nécessité d'agir en dehors de ses instructions habituelles. Les provinces du royaume formaient des juntes séparées; chacune voulait diriger la nation. Celle de Séville envoya des mandataires à Mexico pour se faire reconnaître, et le vice-roi Iturrigaray, comprenant qu'il ne s'agissait pas de son opinion individuelle, mais bien du vœu de la colonie, décida qu'on consulterait la Commune et l'Audience. Cette démarche fut considérée par les commerçants espagnols comme attentatoire aux intérêts de la métropole, en ce qu'elle révélait à la colonie sa valeur politique, en lui reconnaissant le droit de voter dans une si grave question : elle excita une rébellion que le peu d'énergie du vice-roi ne lui permit ni de prévenir ni d'étouffer. Son palais fut attaqué, on s'empara de sa personne et on le conduisit au fort d'Ulua, d'où on l'embarqua pour Cadix.

La nation comprit dès lors qu'elle n'avait aucune concession à espérer de ses dominateurs, qu'ils persisteraient à maintenir le système colonial dans tous ses vices et sa tyrannie, et que les sujets américains ne participeraient jamais à l'administration de leur pays et à la discussion de leurs intérêts les plus chers. Les créoles, depuis longtemps jaloux (30) des Espagnols, sentirent s'accroître leur animosité. Ceux-ci commencèrent à voir le peuple avec défiance, et songèrent sérieusement à comprimer un esprit novateur qui menaçait leur souveraineté.

Un prêtre poussa le premier cri d'indépendance. Le 16 septembre 1810, d'accord avec le colonel Allende et le capitaine Abasolo, le curé de Dolorès [1], Michel Hidalgo (31), appela aux armes les mécontents, et réunit aussitôt sous la bannière de la Vierge de Guadalupe qu'il portait en guise de drapeau une multitude d'Indiens et de gens de la basse classe.

Hidalgo vole à Guanaxuato, qui accueille dans son sein le libérateur des Mexicains, et cette ville devient le théâtre des premiers massacres des Espagnols. Acambaro, Celaya, Valladolid, reçoivent successivement les insurgés, dont l'armée se recrute chaque jour et s'élève en peu de temps à 100,000 combattants; Mexico se voit menacé d'une invasion prochaine.

Le vice-roi Venegas n'avait guère que huit ou dix

[1] Bourg de l'État de Guanaxuato.

mille hommes à opposer à ce torrent dévastateur. C'était, du reste, plus qu'il n'en fallait pour l'arrêter et l'anéantir; mais il chargea de ce soin un général inepte, appelé Truxillo, et ses troupes furent battues à Las Cruces.

C'en était fait, si Hidalgo eût marché sans retard sur Mexico, que la déroute de l'armée royale laissait sans défense, et qui renfermait un grand nombre de patriotes : l'occupation de la capitale eût fait éclater l'insurrection sur tous les points du territoire. Mais le curé de Dolores avait l'intelligence fort bornée; Allende dirigeait difficilement cette horde indisciplinée; on perdit du temps; le vice-roi en profita, et les débris de son armée, ralliés sous les ordres du général Calleja, remportèrent bientôt après une complète victoire sur les insurgés dans la plaine d'Aculco.

Malgré sa défaite, Hidalgo se retira sur Guadalaxara, plutôt comme un héros triomphant que comme un vaincu fugitif et abandonné. En lui s'était personnifié l'esprit de la nation; cet esprit ne pouvait être abattu par un premier échec. Partout où il passait, il recevait les hommages des populations des villes et des campagnes. Les désastres d'Aculco furent bientôt réparés; mais la même impéritie devait nécessairement ramener les mêmes maux; le brigandage et les cruautés devaient aussi recevoir leur châtiment. Calleja avait suivi l'armée des insurgés, harcelant ses derrières; il attendait l'occasion de l'attaquer avec avantage, et il la trouva près du village de Zapotlanejo. Là le carnage fut affreux : dix-huit mille hommes restèrent sur le

champ de bataille; les insurgés furent dispersés, et leurs chefs, forcés de battre en retraite dans la direction du nord, furent pris par un corps d'Espagnols à Chihuahua le 21 mars 1811, et passés par les armes le jour suivant.

Toutefois, le plomb qui frappa à mort ces premiers coryphées de l'indépendance n'anéantit point pour cela les espérances de la nation : l'avocat Rayon, les curés Morelos et Matamoros, Galeana, Guerrero, Bravo, Mier y Teran, Victoria, apparurent la même année sur différents points à la tête de patriotes armés pour la même cause. Déjà ce n'étaient plus ces masses tumultueuses et sans frein que conduisait Hidalgo; les malheurs avaient aussi enseigné un nouveau genre de guerre plus sûr. Morelos avait été nommé généralissime des armées nationales; il justifia l'élection de ses compagnons d'armes par son activité, son énergie et sa valeur; il organisa la révolution, et fit présager la prompte destruction de l'empire espagnol. Aux affaires d'Acatita-de-Bajan, de Tres-Palos, de Chilpancingo, de Cuautla, du Palmar, les chefs des insurgés firent éprouver à leurs adversaires des pertes considérables. Ces succès envenimaient la haine de ceux-ci : plus l'indépendance acquérait de chances de réussite, plus les soldats du vice-roi se montraient impitoyables envers les vaincus et les suspects. Les noms des généraux Calleja, Concha, Truxillo, Cruz, remplissent encore d'effroi l'âme des habitants des provinces où s'exercèrent leurs cruautés.

Cependant, contre toute attente, la fortune aban-

donna les insurgés; l'étoile qui les guidait se voila tout à coup. Morelos (32), tombé au pouvoir de l'ennemi, subit le sort d'Hidalgo, et sa mort [1] plongea la nation dans le deuil et le découragement : elle délivrait l'Espagne de son plus redoutable adversaire.

La discorde s'introduisit dès lors parmi les chefs des insurgés : tous voulaient commander, aucun obéir. Les défections commencèrent, et le nouveau vice-roi, Apodaca, qui vint avec une mission de paix, éteignit presque entièrement le feu de l'insurrection. Guerrero seul en conservait encore quelques étincelles dans les montagnes du sud, lorsque Mina débarqua à Soto-la-Marina avec quelques aventuriers de toutes les nations, parmi lesquels se trouvait Jean Arago, frère du célèbre astronome.

Le vaillant chef de partisans navarrais, après être tombé dans la disgrâce du pouvoir qu'il avait contribué à relever, venait offrir ses services aux libéraux mexicains. Il battit, avec les 250 hommes qui l'accompagnaient, le premier corps qu'on lui opposa, et ce premier triomphe lui attira de tous côtés des renforts et des secours. Toutefois, les succès de Mina furent de peu de durée. Surpris à l'hacienda del Venadito par les troupes du vice-roi [2], il fut passé par les armes [3].

Cependant une révolution d'un nouveau genre s'o-

[1] 22 décembre 1815.

[2] Apodaca reçut de Ferdinand VII le titre de comte del Venadito.

[3] 18 décembre 1817.

pérait dans les esprits : les livres prohibés jusqu'alors étaient entrés par les ports insurgés, et circulaient entre les mains des Mexicains. La lecture des ouvrages philosophiques et politiques du siècle dernier révélait des erreurs, des abus, et faisait connaître et apprécier les droits sacrés de l'homme, considérés jusqu'alors comme des principes hérétiques et séditieux. Plusieurs officiers supérieurs, qui avaient voué d'abord une obéissance passive au roi, commencèrent à comprendre qu'ils se devaient plutôt à leur patrie qu'à un homme, et n'attendaient que l'occasion favorable de déserter la cause du souverain pour celle du peuple.

Le *prononcement* de Riego (1820) et la constitution des Cortès donnèrent une impulsion immense à cet esprit réformateur dans la colonie : l'inquisition fut abolie, les détenus pour opinions politiques furent rendus à la liberté, la presse périodique refléta le langage des libéraux de la Péninsule, et le grand projet d'indépendance n'éprouva plus qu'une faible opposition.

Le créole Augustin Iturbide, colonel de milices provinciales, le même qui avait fait fusiller Matamoros, et qui s'était montré l'ennemi acharné des insurgés, fut l'homme que les Mexicains mirent à la tête du parti national. Iturbide était actif, entreprenant, courageux, et habile dans l'art militaire autant que les généraux espagnols sous les ordres desquels il avait combattu; il était d'ailleurs ambitieux, dominateur, et, dans les circonstances présentes, l'impulsion des passions qui l'animaient devait naturellement lui